

Les oasis du Jérid, des ressources naturelles et idéelles

Dans le Jérid¹, région d'oasis du Sud-Ouest tunisien, un sentiment de crise qui concerne les ressources foncières et aquifères est sensible. Cette crise est l'occasion de comprendre comment et par qui les ressources sont mobilisées, et surtout selon quels modèles de représentation de l'environnement. Nous serons amenés à définir les « ressources socio-écologiques », concept englobant les ressources naturelles et matérielles et les ressources idéelles.

¹ Cette région a été une grande partie de notre terrain de recherche en anthropologie et l'objet d'un projet de développement franco-tunisien auquel nous avons participé sur le « Développement de l'agriculture d'oasis » (Inrat et Cirad). C'est implicitement à cette région du Sud-Ouest tunisien que se réfère ce document.

Le sentiment de crise qu'un individu peut ressentir vis-à-vis d'un environnement est directement inspiré de la perception qu'il en a. La « crise » est un concept dynamique, et il n'entre en jeu que par un travail de comparaison : mieux (ailleurs ou avant) et moins bien (ici et maintenant). Cette comparaison est diachronique ou synchronique. Une première estimation de crise au Jérid n'est pas liée à une dégradation, mais à l'idée d'un « retard », retard d'un développement que l'on estime devoir être synchronique. Un agent de développement d'un pays européen comme un ingénieur tunisien, formé aux techniques modernes et rationnelles, établit tout de suite ce constat : au Jérid, « ça retarde ». Les espaces de cultures sont exigus, le travail de la terre se fait à la main, les rendements de certaines cultures sont médiocres, etc. Nous ne discuterons pas ici du caractère incertain de telles comparaisons, mais il s'agit bien de comparaisons : si les rendements sont médiocres ou si les modes de faire-valoir sont archaïques, c'est bien parce qu'ailleurs, ce n'est pas le

Origine du sentiment de crise

cas. En général, la référence est centrée sur sa propre origine spatiale (« en France, les rendements... » ou « dans le nord de la Tunisie, les fellahs sont mécanisés... »). Quant à l'estimation diachronique, l'évolution dans le temps d'une région ou d'écosystèmes se réfère à une comparaison entre l'état actuel et le passé : « l'eau ne coule plus comme avant », « les récoltes étaient meilleures », « la terre n'était pas fatiguée comme maintenant ». D'une manière générale, prévaut au Jérid la forte construction d'un âge d'or non daté, il est « *bikri* » (avant, autrefois). Les Jériidi travaillant dans l'agriculture ont élaboré cette mémoire et usent souvent d'un discours négatif sur leur secteur d'activité. La crise est alors ici non liée à une idée de retard mais à une idée de dégradation.

Bref, à écouter les uns ou les autres, on devrait conclure que la grande époque des oasis du Jérid est révolue (dégradation) et/ou qu'elle reste à faire (retard). Sont stigmatisés tant par les discours locaux que scientifiques deux registres de causes, soit le foncier, soit l'eau d'irrigation. Ce sont ce que l'on appelle des ressources naturelles. Les grands thèmes de la construction du discours local sur le passé sont : l'eau ne coule plus comme « avant » ; du temps du *khammesa* généralisé (métayage au cinquième qui décline), les superficies étaient plus importantes ; du temps de la gestion collective du patrimoine familial, il n'y avait ni problème de morcellement des propriétés ni problème d'indivision, ni encore d'abandon de jardins... Certes, si on ne peut nier que l'indivision peut représenter une situation de blocage (quant aux décisions d'investissement par exemple), on peut douter de la nouveauté de la question ; il est très délicat aussi de trancher sur l'essor ou le déclin du phénomène. Que l'eau ne coule plus comme avant, c'est irréfutable : les « sources naturelles » s'écoulent aujourd'hui par les canalisations issues de forages profonds. Mais nous avons pu montrer ailleurs (BATESTI, 2000) que le discours foncier permettait d'escamoter les disparités actuelles dans la distribution des terres² ; de surcroît, les mécanismes que nous avons appelés « révolutions permanentes »³ ont probablement toujours existé et attestent plutôt de la dynamique des recompositions du foncier dans les palmeraies. Quant au discours sur l'eau, il est à notre avis une prise de parole politique, un rare terrain reconnu de contestation tolérée et légitime (ce qui n'empêche pas que la situation des ressources en eau peut être préoccupante)⁴.

Nous avons donc ici des perceptions de l'environnement qualifiées d'une idée de crise ; cette crise est liée admirablement aux ressources hydraulique et foncière à travers une estimation soit de dégradation, soit de « sous-développement ». Les deux groupes sociaux intervenant volontairement

² Dans la palmeraie de Tozeur, 48 % de la surface cultivée – classe des exploitations de plus de 2 ha – est aux mains de seulement 16 % de propriétaires.

³ C'est l'effet de rotation des terres, d'une part, entre essor et déclin et, d'autre part, entre un propriétaire et un autre. Ce phénomène peut s'analyser à partir de la théorie hiérarchique qui permet de saisir les dynamiques à différentes échelles spatiales.

⁴ Voir BATESTI, 2001.

sur les palmeraies – les jardiniers⁵ et les agents du développement agricole – sont d'accord sur le constat de crise, même si les premiers ont une perspective plutôt diachronique et les seconds plutôt synchronique. En s'autorisant d'être un peu caricatural, on peut dire que les jardiniers qui ont la main sur le foncier⁶ pensent qu'il faudrait agir sur l'eau, et les agents du développement agricole qui contrôlent les ressources aquifères aimeraient qu'on repense le foncier. C'est le signe que chacun connaît sa marge de manœuvre limitée dans son domaine de gestion des ressources.

À ce niveau de l'exposé, nous comprenons déjà que nous avons divers acteurs intervenant sur un même environnement. Un sentiment diffus de crise sur les ressources n'aboutit pas aux mêmes propositions de solutions. Nous allons voir que la question des usages des ressources est un peu biaisée si nous maintenons cette définition des ressources, car cela ne nous permettra pas de saisir les dynamiques au-delà de la crise.

La mise en exploitation concrète de telle ou telle ressource naturelle au Jérid n'est évidemment pas dictée par sa seule disponibilité. Plus largement, les pratiques de l'environnement se nourrissent dans une boucle rétroactive des perceptions de l'environnement. Le regard que l'on porte sur un milieu détermine pour partie la manière de traiter avec lui. Ce regard « personnel » est issu d'une culture, d'une éducation. Évidemment, il varie beaucoup entre les divers acteurs du monde de la palmeraie. L'idée de crise, une idée que l'on ramène à la gestion des ressources, ne recouvre donc pas toujours le même sens selon les agents pensant et pratiquant les palmeraies du Jérid. Il est d'usage, lorsque l'on traite des zones steppiques ou désertiques, de distinguer le binôme classique sédentaires et nomades qui recouvre le binôme agriculture de terroir et activité pastorale de parcours. On dit alors qu'il y a complémentarité entre ces exploitations de ressources de biotopes différents. Il est subsumé que les ressources sont d'ordre parfaitement matériel : l'eau, la terre, la biomasse, voire les minéraux. Ce sont sur ces matières que l'homme agit en vue de tirer d'autres ressources. Ce qui est également implicite, c'est que l'exploitation des ressources est homogène au sein d'un biotope. Pour bousculer ceci, il suffit de penser aux ressources exploitées par un touriste et celles qui le sont par un jardinier dans une vieille palmeraie. Le touriste, avant de voir la palmeraie, voit l'objet de son imagerie populaire, une forêt spontanée et édénique, un lieu récréatif à parcourir. Pour le jardinier, la parcelle est une terre héritée, chargée d'histoires, un lieu producteur de denrées agricoles autant qu'un lieu fort de sociabilité (on y vit, on y dort, on y boit, on y discute, etc.). Autrement dit, les ressources esthétiques contemplatives du paysage ou du « folklore local » différent

⁵ Nous verrons plus loin pourquoi on peut utiliser les deux termes de « jardinier » et « agriculteur ». Voir aussi BATESTI, 1998.

⁶ Le foncier peut inclure ici sa composante biologique : l'État a souvent tenté d'influer sur la composition des jardins, résultant en une diminution de la diversité biologique en faveur d'une espèce – le palmier dattier, *Phoenix dactylifera* L. – et précisément d'un cultivar – la *deglet nur*, très rémunératrice à l'exportation.

des ressources productives et de sociabilités de la terre héritée ; dans le même temps, le tourisme et l'agriculture sont pourtant en concurrence directe sur le plan régional pour les ressources hydriques. Les ressources commencent à se définir au-delà de l'eau et de la terre : ce ne sont pas ces ressources matérielles seules que revendiquent les jardiniers, de même d'ailleurs que les investisseurs de l'hôtellerie touristique.

Les relations au milieu : les idéaux types

Un travail précédent (BATTISTI, 1998) développe l'idée qu'au Jérid nous pouvons isoler trois manières de traiter avec l'environnement (trois idéaux types, au sens de Max Weber) qui se distinguent tant par les « idées » que par les pratiques très concrètes que l'on a d'un milieu naturel. Ces trois idéaux types de la relation au milieu usent de ressources qui peuvent appartenir à des registres différents, et donc on ne peut pas toujours dire qu'ils sont exactement en concurrence l'un avec l'autre.

Pour incarner de manière caricaturale ces trois idéaux types, nous reprendrons nos trois figures exemplaires, le jardinier, le touriste et l'agent de développement agricole : ils regardent et pratiquent les mêmes palmeraies, mais si leurs regards convergent vers le même objet, leurs points de vue ne se recoupent pas forcément. Ces idéaux types dessinent trois pôles d'un espace théorique entre lesquels se placent les acteurs. Les deux premiers pôles sont « orientalisme » et « paternalisme » (PÁLSSON, 1996)⁷. Ils sont tous deux issus d'une pensée qui place l'homme comme maître de la nature, réifiant une séparation radicale entre nature et société, objet et sujet. La ligne de contraste entre eux deux est ce qui distingue la domination de la protection. Pour « l'orientalisme », l'homme est en charge d'un monde devenu *tabula rasa*, propre à une inscription de l'Histoire humaine (colonisation). La gestion de l'environnement est conçue comme une opération technique, les scientifiques sont les analystes agréés du monde matériel, affectés d'aucune considération éthique, des scientifiques distants des non-scientifiques. La moralité de « l'orientalisme » se révèle dans l'ironie : par exemple, l'exploitation forcée entraîne la disparition d'espèces et elle est expliquée comme inévitable au progrès économique. Le « paternalisme » partage aussi quelques prétentions modernistes comme la maîtrise humaine et la distinction entre experts et non-experts. Par contre, il ne suggère plus une réciprocité négative, mais « *a balanced reciprocity* », la responsabilité humaine d'un héritage. Il ne s'agit plus d'une exploitation, mais d'une protection. Une expression en est le mouvement environnementaliste qui tend à fétichiser la nature.

⁷ *Orientalism* est un terme emprunté par Pálsson à Edward Said (comm. pers.).

On préconise la mesure : estimation scientifique, lois de sauvegarde. Dans cette conception, la responsabilité qui incombe aux hommes ne concerne pas uniquement la nature, distante de notre société, mais aussi « eux », ces primitifs qu'on imagine « encore » au sein de la nature, la respectant et l'aimant. Un troisième idéal type est « l'autochtone »⁸. Il correspond spécifiquement à une situation du Jérid (une sorte de « norme ethnologique »). Cet idéal type de la relation au milieu ne se définit pas tout à fait en contraste par rapport aux deux autres : si l'orientalisme et le paternalisme exhibent leur discontinuité entre l'homme et la nature, entre nature et culture, c'est que le concept de nature y a été développé. Dans le type autochtone, la discontinuité n'est pas revendiquée, sans pour autant que l'homme se pense au sein de la nature.

⁸ Comme le nom des deux autres idéaux types, ce n'est qu'une étiquette, une appellation par défaut.

Afin d'éviter de longs développements, et pour saisir ce qui nous intéresse ici, nous allons traiter cela depuis les jardins des palmeraies. Qui se promène pour la première fois dans une vieille palmeraie jéridi (Nefta, Tozeur, El-Hamma ou Degache) pense d'abord à une forêt. Quand ce promeneur ingénu passera une porte de jardin, privé et clôturé, il n'y décèlera qu'un apparent désordre végétal. Pourtant, l'organisation interne du jardin répond à un ordre précis et pensé par son aménageur. S'il est vrai que dans les anciennes palmeraies, les dattiers sont densément plantés – semble-t-il au hasard –, le sol est quadrillé d'emboîtements de planches de cultures, parcouru de réseaux de *segua*, de drains et de chemins. Pour le jardinier, l'espace du jardin est un lieu de production agricole auquel il consacre d'ordinaire un nombre très élevé d'heures de travail. Le travail a une finalité de production, pour autant la recherche d'une productivité n'existe pas. On ne s'intéresse ni aux rendements (qui ne sont jamais établis), ni au bilan comptable de l'exercice. On demande au jardin et à son exploitant de produire : produire beaucoup, c'est mieux, mais seule en fait la vente des dattes à l'automne sera comptabilisée. Nous avons là un espace consacré à la production agricole, et c'est sans contradiction qu'il est aussi lieu de sociabilités, peut-être même de « loisirs ». On y passe le temps, même s'il n'y a pas de travail à exécuter, on y rencontre ses amis autour du thé, les fruits sont partagés, les fleurs embaument, on y boit le soir à la fraîche le *qashem*, sève fermentée de palmier qui enivre les nuits... En marge du bâti, le jardin est un patrimoine encore au centre des liens que tissent et dénouent les Jéridi à chaque instant : bien hérité mais cessible, il entre dans ces négociations permanentes qui caractérisent sans doute ces sociétés. Ce qui peut se renégocier est l'existence même du jardin, ses frontières avec ses voisins, mais également les termes de sa reproduction : force de travail, intrants, forces invisibles (BATTISTI, 1998).

Il existe d'autres types de palmeraies dans la région. Ces palmeraies-là, comme Ibn Chabbat, sont récentes, moins de soixante ans pour les plus anciennes. Un promeneur néophyte noterait tout de suite la différence d'avec les précédentes : l'espace est sculpté en colonnes et lignes, les palmiers sont alignés au mètre et, dans l'idéal, le sol est nu : ici plus de fruitiers ou de fleurs, plus de maraîchage en petites cuvettes. Les colons sous le protectorat furent les pionniers de ce type de palmeraies rationnelles, et le modèle inspira largement l'État tunisien. Traiter avec un environnement hostile demandait la maîtrise : efficacité et pureté de la ligne droite, instrumentalisation et limitations des facteurs à prendre en compte. Cette ligne de conduite permit de construire à l'écart des complexes enjeux locaux de la région une nouvelle idée de la relation au milieu : la palmeraie moderne qui, en prenant sur le désert, creusant ses propres puits mécanisés et inventant le salariat, s'affranchit des négociations foncières, hydrauliques et de travail.

Si le jardin encombré et parfumé des vieilles palmeraies peut représenter l'œuvre de l'idéal type autochtone, le jardin en ordre et rationnel aux fins de productivité des créations récentes est l'œuvre de l'orientalisme.

L'intérêt des idéaux types tient en leur définition de pôles : ils sous-tendent les relations à l'environnement des acteurs, qu'ils soient des individus, des groupes ou des institutions. Le touriste contemporain rencontre les points de vue des ministères du Tourisme et de l'Environnement tunisiens : la préservation et la sauvegarde du patrimoine écologique et du folklore local. Le touriste ne reste effectivement que peu de temps, mais sa répétition à l'identique le rend quasi permanent. Sa pratique de la palmeraie se limite aux anciennes, il la parcourt éternellement au rythme des calèches. Sa recherche est tournée vers le pittoresque et le contemplatif. Comme l'orientalisme, le paternalisme est peu enclin à se compromettre dans les négociations locales, mais il valorisera par exemple un patrimoine génétique local (collection d'environ 300 cultivars de dattiers dans les palmeraies anciennes du Jérid ; voir ΡΗΟΥΜΑ, 1994) que l'orientalisme trouvera, lui, encombrant car non rentable.

L'utilisation des idéaux types de la relation au milieu, paradigmes socio-économiques, démontre qu'ils sont « idéaux » et que leurs incarnations « vraies » n'existent jamais. Ces idéaux types sont les trois manières locales de relations au milieu qui vont sous-tendre les pratiques de ce milieu et les constructions perceptives de celui-ci. Mais en réalité, chaque agent « concret » va toujours combiner, en une proportion qui lui est spécifique, ces trois approches. Les acteurs de la scène oasisienne se différencient par leurs rapports plus ou moins étroits avec ces trois idéaux

types. Alors que les intérêts de ces paradigmes sont inconciliables, cela peut se ménager chez les acteurs réels. En partie, leur coexistence tient à ce que ces pôles ne traitent pas tout à fait du même objet, même si celui-ci s'étiquette « palmeraie oasisienne » : ce sont des regards croisés sur un milieu, des regards qui se réfléchissent selon des trames de spatialités (BATTISTI et PUIG, 1999) et de temporalités (BATTISTI, 2000) bien différenciées.

Nous pourrions nous satisfaire de cela – à une classe d'acteur, une approche du milieu – et adapter en conséquence, par exemple, les questions de développement participatif. Nous avons pourtant vu un peu plus haut que nos personnages idéaux (le touriste, le jardinier, l'agent de développement agricole) n'exploitent pas les mêmes ressources et ces ressources peuvent être sociables, esthétiques, contemplatives... Elles ne rentrent pas dans le cadre classique du contenu des ressources (naturelles et matérielles). La définition même du terme « ressource » représente un enjeu important. Il a longtemps été défini selon les termes de « l'orientalisme », c'est-à-dire en tant que concept-outil résolument tourné vers l'exploitation du monde et son instrumentalisation. La gestion des ressources, pour simplifier, se réduisait à la néanmoins complexe « bonne gestion des stocks » que l'on épuisait. L'usage de l'imparfait est de rigueur, car aujourd'hui ce modèle de gestion des ressources est fortement remis en cause, même s'il reste

Les usages de ressources matérielles et idéelles

© IRD/D. Genin



L'oasis, lieu de production,
mais aussi lieu de sens.

dominant dans beaucoup de secteurs. Solidaire de l'expansion universelle du modèle « paternalisme », on considère aujourd'hui que les ressources agricoles sont multi-usages et l'agriculture une activité multi-fonctionnelle (valorisation et entretien du paysage, conservation des produits du terroir, etc.) (DEBAILLEUL, 1999). Pour autant, il ne faut pas croire à un rapprochement dans la gestion des ressources entre « paternalisme » et « autochtone » : dans le « paternalisme », la commensurabilité demeure la mesure, si je puis dire. Sa préoccupation reste l'évaluation par ses experts de la valeur des nouvelles dimensions des ressources : une valeur économique, donc chiffrable. En même temps que ces ressources élargies font leur entrée sur le marché, la « nature » fait son entrée dans le monde juridique, on tente de définir un sujet de droit « nature » qui puisse être représenté quand on lui fait tort (ROGER, 1991). Ces questions sont épineuses et discutées, mais elles signent remarquablement l'actuel changement de paradigme, et l'adéquation au nouveau paysage économique mondial.

On se heurte ainsi à la nécessité de définir plus avant l'idée de ressources de l'environnement. Est-ce juste la matière première (terre, eau, biomasse) ou également les objets élaborés (jardin, palmeraie, microclimat)... voire le domaine moins tangible des idées (institutions, culture, sentiment du paysage) ? Les idéaux types de la relation au milieu dans les palmeraies ne déploient pas les mêmes usages des ressources et n'interviennent pas non plus aux mêmes échelles d'espace et de temps. Nous avons pu facilement souligner ce qui rassemble et surtout différencie l'exploitation des ressources locales d'un agent du développement ou d'un jardinier jéridi. Mais encore, c'est simplifier grandement les complexes stratégies mises en œuvre par les agriculteurs de la région – par exemple – qui entreprennent de passer d'un modèle à l'autre, donc de varier les ressources exploitées. Un acteur se définit non seulement par une position dans l'espace des idéaux types, mais également par les variations sur lesquelles il joue (le trajet entre ces modèles). Ces agents oasiens modifient sans cesse leurs rapports avec ces trois pôles idéaux typiques. Aussi, la proposition principale ici est-elle d'inclure dans la notion de ressource non seulement la composante matérielle et naturelle mais aussi idéale. Une manière de traiter avec le monde est elle-même une ressource. On pourra appeler « ressources socio-écologiques » l'ensemble des représentations : une manière de prendre en compte la productivité ou la sauvegarde et la préservation, une manière de négocier la *baraka* avec les forces invisibles puis une amende avec les services des eaux doivent être considérées comme des ressources organiquement liées aux ressources naturelles et matérielles.

Afin de briser notre habituelle façon d'attribuer à un agent un comportement standardisé, nous évoquerons le cas de Brahim ben C. Des types

de comportements deviennent des ressources : comment peut-on manipuler ces modèles de relation au milieu ? Et pourquoi cela est-il rendu possible, nécessaire ?

Brahim ben C. est *malek* (propriétaire) par héritage d'une parcelle d'un peu moins d'un hectare dans l'ancienne palmeraie d'El-Hamma du Jérid. Il possède en plein cette parcelle : il y est maître. Son *khammes* (métayer) y travaille tous les jours. Ce *khammes* est en charge des cultures (il touchera un cinquième de la production de dattes et il conserve une partie des cultures maraîchères et fruitières) ; il gère également un petit élevage caprin, mais à ce titre il se prévaut d'être *sharik* (associé), car il y est à part égale avec le propriétaire. Le statut du *khammes* est souvent renégocié, car ce dernier réclame des « encouragements » (monétaires) et la disponibilité de la main-d'œuvre aujourd'hui à El-Hamma joue en sa faveur. Ce jardin demande un apport de travail réparti sur l'ensemble de l'année, le jardin est complexe et, entre autres techniques, l'irrigation demande un savoir-faire et une connaissance parfaite de l'espace et des plantations du jardin pour être efficace, ainsi qu'une disponibilité de temps, car la *nuba* (tour d'eau) peut choir en pleine nuit comme en pleine journée. C'est la collectivité des jardins qui décide des rotations des irrigations. Brahim sait la somme que lui a rapportée l'an dernier la vente des dattes, mais il ignore si cela couvre les frais : en fait, il ne sait pas si cette activité est rentable. Ce qui importe peut-être davantage est la reproduction de cette terre reçue de son père et qu'il laissera à ses enfants. Il est aussi accessoirement propriétaire d'un jardin de la même surface (même durée de *nuba*), mais qui s'étiole en indivision entre plusieurs héritiers, car ils ne se sont jamais entendus sur le partage et certains désirent avant tout maintenir l'unité du legs. De fait, la parcelle est pour l'instant à l'abandon. Brahim, désirant investir des sommes issues de son activité commerciale, se tourne encore vers l'agriculture. Cette fois, il entreprend la création d'une nouvelle parcelle. Il s'agira en fait d'une extension illicite sur les marges de la palmeraie, empiétant sur le désert ; il va de soi dans ce domaine que le propriétaire est celui qui aménage, qui s'approprie. Pourquoi une extension ? c'est que « la terre nouvelle possède une *quwa* » (une énergie, une force issue du soleil) que n'a plus la vieille palmeraie, et c'est aussi qu'il peut là s'étendre gratuitement et sans négociation. Son ambition est l'investissement, et il entend bien gagner de l'argent avec ce jardin (*senia*) alors que l'idée ne lui viendrait pas pour son autre parcelle (*ghaba*), et c'est tout naturellement que lorsqu'il plante ses rejets de dattier, il les choisit tous de l'unique cultivar *deglet nur* (forte valeur sur le marché de l'exportation) qu'il dispose selon le maillage rigoureux de dix mètres sur dix (structure des palmeraies coloniales puis

étatiques). Comme il est en dehors du réseau de distribution des eaux de l'oasis, il creuse son propre puits dont l'exhaure est effectuée par une motopompe à essence. Il note dans son grand cahier rouge chaque somme dépensée dans ce qu'il appelle « son projet ». La main-d'œuvre nécessaire est salariée à la journée. En passant dans la même journée de son vieux jardin à son « projet », il change non seulement de ressources naturelles exploitées, mais également de registre de relation avec son environnement : dans cet exemple, il passe de « autochtone » à « orientalisme », avec une telle aisance qu'il devient presque difficile de comprendre pourquoi le langage de la modernité ne s'applique pas à l'ensemble de ses jardins. On ne pourra pas dire de Brahim qu'il ne sait pas arranger son jardin de façon rationnelle, utiliser des fertilisants et désherbants, dessiner un jardin aux angles droits, penser en termes de rendements et productivité. Du vieux *ghaba* au « projet », ce qui change est la situation géographique, sociale, écologique, etc. À situations données, sont mises en œuvre des ressources données, à la fois matérielles et idéelles, ou encore socio-écologiques.

Les usages de ressources socio-écologiques

L'agriculture est de toute évidence une activité dépendante des ressources naturelles d'un milieu. Une culture du palmier dattier dans la Beauce française semble improbable. La variété des agricultures pour un milieu naturel donné témoigne par contre du travail des hommes au développement de formes originales d'agriculture. Au Jérid, on peut bien sûr dresser une norme ethnographique de l'agriculture sous sa forme de jardinage, mais ce travail de transformation du monde n'étant pas seulement l'actualisation des potentialités des ressources naturelles, il est facile aussi de pointer les variations. D'un pôle à l'autre des formes d'agriculture au Jérid, toutes les transitions sont envisageables. Les façons de détourner les projets étatiques de palmeraies modernes à Ibn Chabbat (entre Nefta et Tozeur) ou à Dghoumes (alloués uniquement aux Aouled Ya'ya sédentarisés là) montrent que les ressources disponibles ne sont pas uniquement en cause (BATTISTI, 1998). Au-delà des mises en œuvre raisonnées de ressources naturelles, de connaissances techniques, de conditions socio-économiques (moyens de transport, proximité du marché local, etc.), le jeu des acteurs consiste à utiliser différentes manières pratiques et perceptives de relations avec le milieu, formant des registres cohérents désignés ici comme ressources socio-écologiques. La question se pose de savoir ce qui induit et permet ce changement de registre.

Une hypothèse est celle de la « qualité d'un terroir », c'est-à-dire une qualité qui va au-delà des facteurs pédologiques ou hydrauliques. Dans cette perception, intervient également la qualification locale d'une surface de terre et sans rentrer dans le détail ici, le terroir des anciennes palmeraies est plutôt disqualifié *a priori* pour des registres de rendements, de profits planifiés, d'investissements rationnels. L'idéal type « orientalisme » aura du mal à s'y déployer, alors que cela lui sera beaucoup plus naturel en zone *tabula rasa* (ou estimée l'être, car rares sont les zones steppiques autour des palmeraies qui ne soient pas un espace dit de parcours de populations pasteurs). Qualifiées différemment par l'idéal type « paternalisme », les anciennes palmeraies lui sont propices. On peut voir ainsi des jardiniers commencer à user du passage de « autochtone » à « paternalisme », en aménageant leur jardin en accueil pour le tourisme. Ces registres de ressources socio-écologiques, bien entendu, s'apprennent. Certains acteurs sont plus à même d'user de ces ressources variées (éducation, sensibilité aux discours étatiques, émigration, etc.). Les oasis, malgré leur désignation classique de petites « îles de verdure », ne vivent pas isolées du monde : elles y participent.

Les ressources socio-écologiques doivent avoir l'occasion d'être acquises pour s'exprimer : qu'est-ce qui permet ces mélanges des genres ? La possibilité d'user de ressources variées, si elle est répandue, n'est pas équitablement partagée. Il y a finalement des populations que l'on peut dire « bonnes représentantes » d'un idéal type, mais surtout des populations que l'on pourra qualifier de « charnières » et qu'il faudra mieux étudier. Les « acteurs charnières » sont les agents qui exercent une interface : par exemple, entre « autochtone » et « paternalisme » on peut nommer les *bezness*⁹, entre « paternalisme » et « orientalisme », la municipalité¹⁰ et enfin entre « orientalisme » et « autochtone », les agents de vulgarisation¹¹. Sans conserver son sens épidémiologique, la contamination est à l'œuvre au niveau de ces articulations ; c'est là également que se concentrent les contradictions dans l'usage des ressources naturelles. Tant que ne sont prises en compte que les ressources matérielles, on se heurte aux incompréhensions. Ceci s'éclaire à la lumière de deux exemples récents d'actions de développement (protection des régimes de dattes) ou d'aménagement (l'oued cimenté de la palmeraie de Tozeur) qui furent l'occasion de conflits, à tout le moins de représentations.

La volonté d'asseoir une autorité passe par des faits foncièrement pratiques ; politiques et scientifiques se disputent le sujet. Quel est le problème de fond ? « S'il pleut d'août à septembre, la pluie brûle les dattes. En

⁹ Les *bezness* sont en général de jeunes « chômeurs » qui fréquentent plus ou moins clandestinement les touristes. Ils forment ainsi une sorte de tampon ou d'interface entre la société locale et le flux touristique. Sous des atours d'oisiveté, leur rôle est actif dans ce domaine.

¹⁰ Elle doit ménager, le cas est flagrant à Tozeur, deux pôles d'activité, l'agriculture et le tourisme, même si l'effort est nettement porté en ce moment vers le tourisme, avec une « patrimonialisation » (un marquage identitaire folklorique) du bâti et des palmeraies.

¹¹ Fonctionnaires du Commissariat régional au développement agricole, ils sont la courroie de transmission entre le monde des ingénieurs et celui des agriculteurs auprès desquels ils doivent diffuser les conseils de développement.

¹² Sources : entretiens divers en mars et en avril 1996 avec des jardiniers et des responsables du CRDA de Tozeur, et la « Journée d'études sur la protection des dattes » du 23 avril 1996, organisée à Tozeur par la Direction générale de la production végétale et le Groupement interprofessionnel des dattes.

La protection des régimes de dattes¹²

octobre, il faut qu'il pleuve, c'est bien qu'il pleuve, ça lave les dattes » (*dixit* un jardinier). C'est une attention particulière accordée au temps (*taqs*, au sens de climat). Les régimes de dattes aux derniers stades de leur maturation craignent les variations de temps. Le cultivar *deglet nur* est singulièrement sensible aux changements d'humidité et de température. L'histoire de cette protection des régimes (BATTISTI, 1998), qui a pris des allures quasiment nationales, débute par la question du ministère de l'Agriculture : pourquoi cette protection ne se fait pas ici, alors que dans la région dattière voisine du Nefzaoua, des milliers et des milliers de régimes entourés de papier kraft ou plastique luttant contre l'humidité sont à l'œuvre. La question se mue rapidement en un souhait : que la protection se fasse. Les agriculteurs locaux sont incités à utiliser le papier kraft, mais le verdict commun tombe : « Le papier kraft, ce n'est pas bien, des agriculteurs [d'autres agriculteurs] ont essayé. » Le directeur d'alors de la production végétale du CRDA estime pour Tozeur à 5 millions le nombre de régimes dont seulement 50 000 sont protégés (soit 1 %) et cela, malgré la propagande diffusée. Son calcul est qu'un kilogramme de plastique est nécessaire pour 15 régimes, donc un coût de 0,950 à 0,600 DT par palmier. L'agriculteur, ici, sait que la probabilité de (mauvaises) pluies est d'une année sur sept, donc ce n'est pas considéré comme rentable... et surtout, peut-être avant cela, de quels palmiers parlons-nous ? En anciennes palmeraies, les cultivars sont nombreux (étalement de la récolte, goût et usages différents, rusticités variables), et l'on ne sait pas s'ils sont vraiment concernés par ce calcul. À ces seules données, on saisit qu'il y a usages variés du jardin et de sa production. De plus, le jardin d'une ancienne palmeraie ne se résume pas à un calcul de rendement.

Les lits d'oued de Tozeur

Des jeunes qui refusent vigoureusement de mettre un pied dans les planches de piment de leur père vont défendre l'oasis, ou plutôt militer pour la préservation d'une esthétique de l'oasis. Ils opèrent en fait une purification de l'oasis en excluant les pratiques compromettantes et en ne valorisant que son esthétique, alors que la façon « autochtone » joue sur les deux tableaux. Sensible aux doléances des agriculteurs concernant les problèmes d'insuffisance d'eau d'irrigation, l'administration agricole a entrepris le projet de bétonner certains lits d'oued de la palmeraie de Tozeur (BATTISTI, 1998) afin de réduire les pertes par infiltration (février, mars 1996). Cet événement a été ressenti de manière fort négative par les fils du souk¹³ : « on gâche le paysage ». Ce qu'on entend parfois est « qu'on ne devrait le faire que dans les coins cachés de la palmeraie », là où le touriste et le non-travailleur de la palmeraie en général ne vont pas. La critique porte sur le « moins joli » et la perte du cachet de « l'authenticité »

¹³ *Would suq*, fils du centre-ville est un autre terme qui désigne le jeune désœuvré qui y passe ses journées.

(qui agglomère ici « traditionnel » et « ancien »). C'est à la fois une défense de l'objet, un objet qui amène les touristes, et un sentiment réel de la nécessité de sauvegarder un patrimoine en l'état. Cette opération n'est rendue possible que par l'extériorisation de l'objet oasien (comme système socio-écologique). Ils ont dû avant se figurer la représentation qu'en ont les étrangers à la région.

La coexistence des divers idéaux types de la relation au milieu est permise, car ils n'interviennent pas sur les mêmes plans, en particulier sur les mêmes « niveaux d'organisation »¹⁴. Cette distinction de plans d'action autorise donc la coexistence, mais dans le même temps, elle rend difficiles les enjeux d'un développement régional. Ils ne sont pas les mêmes pour les différents acteurs, car ni leurs ressources exploitées, ni l'échelle spatio-temporelle travaillée ne sont parfaitement superposables et sans la conscience de ce décalage, on assiste souvent à un dialogue de sourds. Par contre, il sera utile de mieux comprendre comment s'effectuent les passages d'une ressource socio-écologique à une autre. Pour le développement, le concept de ressource socio-écologique représente une nouvelle perspective de travail, perspective synthétique qui fait le lien entre des systèmes de représentation du monde, des modes de gestion des ressources, des usages d'échelles d'espaces et de temps différenciés et des catégories dynamiques d'agents de transformation des écosystèmes.

¹⁴ Congruence du temps et de l'espace (i.e. lieux et temporalités). Chaque niveau d'organisation, trois définis pour le Jérid, possède ses propres mesures, ses propres causalités et ses propres inerties d'évolution, ainsi qu'une certaine autonomie et cohérence. Les possibilités de praxis, actions et pensées sur le milieu se répartissent de façon non homogène sur les différents niveaux d'organisation selon les idéaux types, et selon que l'on considère l'individu ou le collectif d'individus.

Références

- BATTESTI V., 1998 – *Les relations équivoques, approches circonspectes pour une socio-écologie des oasis sahariennes*. Thèse d'anthropologie sociale, Paris V-MNHN, 357 p.
- BATTESTI V., 2000 – Les échelles temporelles des oasis du Jérid tunisien. *Anthropos*, 95 : 419-432.
- BATTESTI V., 2001 – « The Power of the Disappearance, Water and the Jerid in Tunisia ». In : *The Role of Water in History and Development, The International Water History Association*, Bergen, Norvège.
- BATTESTI V., PUIG N., 1999 – Le sens des lieux, espaces et pratiques dans les palmeraies du Jérid (Sud-Ouest tunisien). *Jatba Journal d'ethnobiologie*, 41 (1-2).
- DEBAILLEUIL G., 1999 – La gestion des ressources renouvelables : un concept à revisiter. *Cahiers Agricultures*, 8 (4) 1999 : 289-294.
- PÁLSSON G., 1996 – « Human-Environmental Relations : Orientalism, Paternalism and Communalism ». In : *Nature and Society, Anthropological Perspectives*, London, New York, Routledge : 63-81.
- RHOUMA A., 1994 – *Le palmier dattier en Tunisie, tome I. Le patrimoine génétique*. Tunis, Arabesques Éd. & Création, 254 p.
- ROGER A., 1991 – « Maîtres et protecteurs de la nature : contribution à la critique d'un prétendu "contrat naturel" ». In : *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, Champ Vallon : 7-19.

latitudes 23

Environnement et sociétés rurales en mutation

Approches alternatives

Éditeurs scientifiques

Michel Picouet, Mongi Sghaier, Didier Genin,
Ali Abaab, Henri Guillaume, Mohamed Elloumi

IRD
Éditions

Sommaire

| | |
|--------------------|----|
| Préface | 9 |
| Introduction | 11 |

POPULATIONS RURALES ET ENVIRONNEMENT : THÉORIES, CONCEPTS ET MÉTHODOLOGIES

| | |
|--|-----|
| Le renouvellement des théories population-environnement | 17 |
| <i>Michel PICOUET, Stanislas BOISSAU, Bernard BRUN, Bruno ROMAGNY, Georges ROSSI, Mongi SGHAIER et Jacques WEBER</i> | |
| Dynamique des populations et évolution des milieux naturels en Tunisie | 45 |
| <i>Mongi SGHAIER et Michel PICOUET</i> | |
| Modes de représentation des stratégies familiales en milieu rural. Une approche méthodologique | 63 |
| <i>Didier GENIN, Mohamed ELLOUMI et Michel PICOUET</i> | |
| L'apport des indicateurs dans l'étude des relations population-environnement en Tunisie | 79 |
| <i>Frédéric SANDRON et Mongi SGHAIER</i> | |
| La spatialisation dans l'étude des relations population-environnement en Tunisie | 89 |
| <i>Vincent SIMONNEAUX</i> | |
| Les bio-indicateurs du fonctionnement et du changement du milieu rural | 101 |
| <i>Roger PONTANIER</i> | |

ESPACES AGRAIRES ET SOCIÉTÉS RURALES EN MOUVEMENT : DES RÉFLEXIVITÉS INTERROMPUES ?

| | |
|--|-----|
| Les relations entre environnement et sociétés rurales au niveau local. Dépasser l'incomplétude des sens | 121 |
| <i>Didier GENIN et Mohamed ELLOUMI</i> | |
| Changements sociaux et implications environnementales dans la haute vallée du Choapa, Chili | 151 |
| <i>Didier DUBROEUCQ et Patrick LIVENAIS</i> | |
| Le parc national des Cévennes. La population rurale à l'épreuve de la gestion des milieux ouverts | 165 |
| <i>Capucine CROSNIER et Christelle GRANGER</i> | |
| Dynamique et gestion paysanne des parcs agroforestiers dans le bassin arachidier (Sénégal) | 185 |
| <i>Astou SÈNE</i> | |

| | |
|--|-----|
| Les oasis du Jérid, des ressources naturelles et idéelles | 201 |
| <i>Vincent BATTESTI</i> | |
| Stratégies paysannes et systèmes « exploitation-famille » dans le Nord-Ouest tunisien | 215 |
| <i>Laurent AUCLAIR, Mohamed ELLOUMI, Didier GENIN et Michel PICOUET</i> | |
| Stratégies d'adaptation et reproduction des systèmes agraires en région semi-aride du Chili | 235 |
| <i>Philippe HAMELIN et Nicolas d'ANDRÉA</i> | |
| Agriculture et émigration dans les stratégies productives des <i>jbalia</i> du Sud-Est tunisien | 247 |
| <i>Noureddine NASR</i> | |
| ENJEUX SUR LES RESSOURCES ET POLITIQUES DE DÉVELOPPEMENT RURAL | |
| Entre local et global. Pluralité d'acteurs, complexité d'intervention dans la gestion des ressources et le développement rural | 261 |
| <i>Ali ABAAB et Henri GUILLAUME</i> | |
| La gestion d'un milieu forestier. Entre intervention publique et stratégies paysannes (la Kroumirie, Tunisie) | 291 |
| <i>Laurent AUCLAIR et Jean GARDIN</i> | |
| Société locale et État face aux limites de la ressource eau (Nefzaoua, Sud-Ouest tunisien) | 307 |
| <i>Joëlle BROCHIER-PUIG</i> | |
| Enjeux de reconversion rurale dans la Béqaa (Liban). Politiques publiques et cultures illicites | 323 |
| <i>Salem DARWICH</i> | |
| Politiques de développement agropastoral au Maghreb. Enseignements pour de nouvelles problématiques de recherche-développement ? | 341 |
| <i>Ali ABAAB et Didier GENIN</i> | |
| Problématique scientifique, gestion environnementale et politiques de développement rural | 359 |
| <i>Pierre CAMPAGNE</i> | |
| Conclusion | 383 |
| Sigles | 388 |
| Résumé | 389 |
| <i>Summary</i> | 391 |